

## Une rêverie des origines

Qu'il figure le monde et les puissances naturelles (volcans, mers, bêtes sauvages, nuits, incendies, arbres et forêts, champs et eaux) ou qu'il recompose les mythes gréco-romains, l'art de Philippe Ségéral est hors du temps. Peut-être est-ce un univers d'avant le temps et l'histoire, peut-être même avant l'humanité – du moins, le plus souvent en-dehors, ou à l'écart, de la civilisation et des affaires humaines.

Il rappelle ces mots de Friedrich Nietzsche – « *intempestif* » revendiqué – : « Vis caché pour que tu *puisses* vivre pour toi, vis *ignorant* de ce qui importe le plus à ton époque ! Place, entre toi et aujourd'hui, au moins l'épaisseur de trois siècles ! Et les clameurs du jour, le bruit des guerres et des révolutions ne doivent te parvenir que comme un murmure ! »

À l'époque de la vidéo, de l'installation, de la performance, du *ready made*, du numérique, du pseudo-concept et du verbiage politique ou engagé, il dessine des paysages – tantôt sereins et tantôt terribles – et les tribulations de dieux antiques dans une manière qui évoque la sensualité baroque autant que le cadrage cinématographique. À l'écart de l'agitation et du bruit, son œuvre exprime une lente et silencieuse méditation. Chacun de ses dessins paraît l'expression d'un monde qui *résiste* aux altérations de l'invasion technologique, à l'emballement et la hâte, et revendique patience et minutie. Ils expriment *une attention au monde*, à ce qui, dans le monde, ne dépend pas de l'invention ou de la volonté de l'homme (comme les « *merveilleux nuages* » de l'étranger de Charles Baudelaire) et le rappelle plutôt à son humilité.

À travers ses paysages, tantôt arcadiens et tantôt menaçants, et ses variations sur les mythes antiques – qui paraissent si *intempestifs* en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle –, se dégage l'une des lignes de force de son œuvre, peut-être de sa vie : une poétique de l'*origine*. Comme si, dessinant avec précision l'image purement imaginaire – non pas descriptive (ne revendique-t-il pas de n'avoir *jamais vu de volcan*?) – de l'océan agité, de la canopée de la forêt ou d'un volcan, il s'efforçait à retrouver le vertige des premiers hommes qui parcouraient la terre de lieu en lieu, et découvraient la diversité sans fin de la nature, tour à tour beauté prodigieuse et monstruosité.

La présente exposition creuse ce sillon, poursuit cette quête de l'impression que causent la grandeur et la profondeur d'un panorama, les percées de lumière dans le fracas des nuages annonçant l'orage ou, à plus forte raison, la puissance redoutable du volcan. Notons d'ailleurs l'aboutissement d'un projet ancien de livre d'artiste au titre ironique (*Je n'ai jamais vu de volcan*), qu'il voulut publier en 1986, qui a vu le jour enfin en 2019 et est présenté dans l'exposition. Cette remarquable série de vues – fumeroles, éruption, coulée magmatique, colonne de cendres – relève de ce qu'Emmanuel Kant qualifiait de *sublime-terrible* et qui, « *chassé le naturel, se mue en fantastique* »<sup>1</sup>. Peut-être même, davantage encore que fantastique, de quelque chose de primordial, de *génésiacque*.

Si donc ses paysages évoquent peut-être le mot fourre-tout de « réalisme », c'est plus sûrement en tant que *rêverie* qu'il faut envisager l'art de Philippe Ségéral. Une rêverie – romantique – de l'origine, de l'aube de l'humanité, de l'émoi nu devant la beauté violente du monde. Comme si, par-delà les siècles, les millénaires, il tentait de retrouver l'émotion des premiers hommes et des premiers peintres – d'Altamira, Chauvet, Lascaux. Les quelques dessins de bêtes puissantes (bison, taureau, sanglier) tiennent en ceci de l'hommage et du salut fraternel par-delà les âges.

L'étonnant *Grand ciel bleu*, un monochrome gris ardoise qui lui a demandé plusieurs mois d'un travail opiniâtre, paraît lui aussi relever de cet élan vers l'origine, vers l'émotion première, enfantine peut-être, du spectacle céleste contemplé *da sotto in sù* – de bas en haut (expression qui s'appliquait aux coupoles des dômes renaissants). Parce que les moyens du dessin en noir et blanc ne sont pas les moyens de la peinture et de la couleur, cette œuvre, surprenante et austère, marque un point extrême de la recherche de Philippe Ségéral, le *finis terræ* au-delà duquel il n'y a que l'abîme ou le choix du retour. Mais c'est aussi un stade qui sûrement lui était nécessaire pour aller jusqu'au fond de la contemplation pure, dépris de toute anecdote ou forme familière. (Et déjà, peut-être, dans cette logique d'éloignement de l'objet représenté, *Montagnes, ciel, nuages* - en pensant à *Mark Rothko* constituait-il une étape.)

---

<sup>1</sup> *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, éd. Librairie Philosophique Vrin.

Absent de l'exposition, il existe aussi un autre versant de cette rêverie de l'origine : le mythe. Un mythe qui n'embrasse pas la pureté ou l'idylle, mais dont les dieux – « *humains, trop humains* » – s'adonnent à tous les assauts du désir et de la cruauté : Zeus possédant Io et Danaé, Orphée démembré par les Ménades, Holopherne décapité, Proserpine enlevée par Hadès etc. Le temps originaire n'est pas celui du *paradis perdu*, mais de forces primitives que la civilisation plus tard – *toujours* – s'efforcera de contenir. Au lieu d'une origine marquée par la *pureté*, le temps originaire est, chez Philippe Ségéral, ambigu, fait d'horreur et de quiétude, d'un sublime menaçant et de beauté. Y règne une pulsion sans borne, la bestialité, le viol, la cruauté des dieux – mais aussi, non moins, harmonie, quiétude, paix.

Cette poétique de l'origine résonne d'une façon curieusement *actuelle*, tandis que, depuis quelques années, des théories décoloniales aux identitaires d'extrême droite, l'imaginaire de l'origine et de la pureté a des accents littéralement *réactionnaires*. Recourant au mythe, cherchant à recouvrer l'émotion première devant le monde et son étrange, l'art de Philippe Ségéral se présente curieusement comme la revendication de l'impur, du composite, comme un remède à l'imaginaire kitsch d'une origine immaculée, d'un temps d'unité et d'harmonie perdues. Le monde est né du chaos et le destin du monde et des hommes n'est pas celui d'une chute depuis quelque paradis ou âge d'or révolu. Bien au contraire, la vie depuis toujours tient à cet équilibre tragique entre le chaos qui menace (de la nature, des désirs, des pulsions) et l'ordre nécessaire.

MIKAËL FAUJOUR